

Les
Généraux
et les
Colonels
incapables
seront frappés aujourd'hui

NOS PÈRES CONSCRITS :
Leurs Fils

L'ŒUVRE

TOUS LES JEUDIS
Le N° 25 centimes
par an 10 francs

10^e ANNÉE : 16 Octobre 1913
N° 42

220, Faub. St-Honoré (8^e)
Téléphone : 589-55

DIRECTEUR :

GUSTAVE TÉRY

A L'OFFICE

Dessin de Widhopff



LE FACTEUR. — La route du château me paraît
moins dure depuis qu'on m'y offre le «Dubonnet».

EXIGEZ
LE VÉRITABLE
CHOCOLAT
MENIER
SANS AUCUN PRÉONOM

Usine de Noisiel
Production Journalière
60.000 Kilos

LOUVRE

VÊTEMENTS

pour Hommes

et

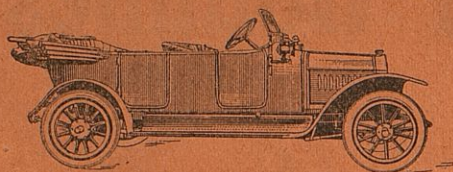
Trousseaux

d'enfants

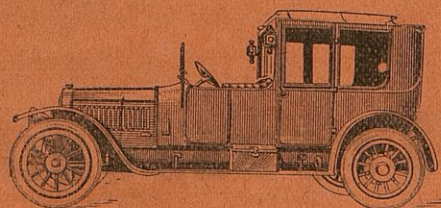
NOUVEAUX
MODÈLES **1914**

De Dion Bouton

Les plus parfaits modèles
de Ville et de Tourisme



Torpedo sur châssis 7/10 HP 4 cyl.



Coupé-Limousine sur châssis 20/30 HP.
8 cylindres

Catalogue sur demande   Usines à Puteaux

LE THÉÂTRE DU MUFLE

Leur "Chef-d'oeuvre classique"

— Il est certain que les dépêches de Kief transmises par les agences sont abominablement expurgées ou maquillées. Mais comment voulez-vous savoir ce que sont et ce que font les Juifs de Russie quand nous n'arrivons même pas à savoir comment la pièce de Porto-Riche fut accueillie à la Porte-Saint-Martin?

— Le *Matin* nous l'a dit : *La Porte-Saint-Martin reprend avec éclat l'admirable « Amoureuse »*. Tel est le titre du compte-rendu de M. le conseiller Blum.

— Avec « éclat »? J'y étais, et jamais ne vis salle plus morne. Ce qui m'a le plus intéressé, c'est le nouveau truc inventé pour multiplier les « rappels ». Autrefois, on relevait le rideau, quand le public l'exigeait par l'insistance de ses applaudissements; maintenant, quand les acteurs sont venus saluer à la fin de l'acte, on baisse le rideau, et, personne n'applaudissant plus, on le relève d'office; on attend ainsi patiemment que le public veuille bien manifester derechef sa satisfaction, et, les acteurs rentrant en scène, il se trouve toujours assez d'amis dans la salle

— 1525 —

B.P. 2884

pour leur faire la politesse de quelques bravos. C'est ainsi que nous pouvons lire le lendemain dans les feuilles : « Trois rappels après le premier acte, cinq rappels après le second, dix-huit rappels après le troisième ». Cela signifie simplement que l'on a fait manœuvrer trois, cinq ou dix-huit fois le rideau ; à la fin de la pièce, la manœuvre est d'autant plus facile qu'il n'y a plus un chat dans la salle.

— Ce ne sont pourtant pas ces pauvres supercheries qui ont fait le succès d'*Amoureuse*. Sans doute, il ne faut pas prendre à la lettre les dithyrambes du conseiller Blum : « *Quelle joie d'entendre une fois de plus cette pièce inspiratrice, qui fut le modèle et qui est demeurée le chef-d'œuvre d'un art nouveau !... Originalité puissante, totale... la perfection de sa réussite... Justesse éblouissante du premier acte... Vitalité terrible du second... Force tragique du dénouement... Succès considérable, etc.* »

— Vous oubliez l'essentiel : « Cette pièce, dit le même israélite, nous frappe par son caractère définitif, et presque *classique*. » Comme il est énorme, ce mot-là !

— Pensez-vous donc que les Juifs soient seuls à le prononcer ? Abel Hermant, dont la critique est d'ordinaire si judicieuse et si libre, écrit de même sans ironie apparente : « On s'avisa dès la première reprise que ce chef-d'œuvre était *classique*. Il nous est une fois de plus apparu tel hier soir... » M. Adolphe Brisson renchérit : « Chaque reprise du chef-d'œuvre de M. Porto-Riche nous rend ses beautés plus proches, plus familières.

Nous l'écoutons avec cette sécurité, ce plaisir réfléchi et recueilli que procure l'audition des *classiques*... »

— Porto-Riche un classique ! *Amoureuse* un livre à l'usage des classes !

— *Classique* veut dire aussi : « auteur, ouvrage qui, par sa perfection, peut servir de modèle... » Je cite mon dictionnaire.

— Est-ce que les deux sens ne se rejoignent pas ? Non, sérieusement, si laïques que deviennent nos écoles, voyez-vous nos lycéennes apprenant dans *Amoureuse* le style, l'art de la composition, la psychologie, et le reste ? Il faut, pour imaginer ça, vivre au temps où les petits garçons susceptibles tuent sept personnes parce qu'une épithète désobligeante a chatouillé leur amour-propre, et où les jurés acquittent un assassin, parce qu'il aimait trop sa fille et, renouvelant l'*Art d'être grand-père*, tenait absolument à lui faire son premier enfant...

— Ce n'est point que, pour ma part, je conteste le mérite et l'intérêt de cette comédie, et l'on qualifie de chef-d'œuvre tant de plates écritures, que je ne vois pas d'inconvénient à reconnaître dans *Amoureuse* « le chef-d'œuvre d'un art nouveau, » comme parle le conseiller Blum, s'il est spécifié que cet « art nouveau » s'appelle proprement l'art israélite. Comment ne se trouve-t-il pas un critique pour nous expliquer ce que nous sentons si bien ? Il n'en est pas un qui ne nous répète que tout un théâtre est sorti de cette matrice... Eh ! oui, rien n'est plus exact, tout le théâtre juif, tout le « théâtre du

mufle » est contenu en puissance dans *Amoureuse*. Ce serait si facile à montrer, si amusant, si instructif !



Voyez, dès la première scène, comment se trouvent rapprochés les trois personnages principaux : le mari, la femme et l'autre. L'autre, c'est Pascal, qui, s'étant épris d'une jeune fille, a chargé son ami Etienne de la demander en mariage. L'ami Etienne la trouve à son goût, et l'épouse, froidement. Supposez que Pascal soit un homme de notre race, habitué à penser, à sentir, à souffrir comme nous : il commencera par avoir beaucoup de chagrin, et finira peut-être par s'incliner devant la « fatalité des passions » ; mais si résigné qu'il soit, je me figure qu'il ne pourra plus voir des mêmes yeux son ami Etienne, et qu'à tout le moins il espacera ses visites...

Que fait le Pascal juif ? Il a l'air de considérer qu'Etienne lui a fait une « bonne blague », et en compagnie de Germaine, — c'est la jeune femme, — les deux « copains » ne ratent pas une occasion d'échanger sur ce sujet les plus délicates plaisanteries :

PASCAL. — Vous avez peut-être été maladroite en refusant de m'épouser...

GERMAINE. — Il ne fallait pas charger Etienne de votre demande.

ETIENNE. — Je me suis loyalement acquitté de la commission.

GERMAINE. — Il a beaucoup insisté.

PASCAL. — Un peu plus, et mon bonheur était fait...

GERMAINE. — Un peu plus, j'étais votre femme

et (s'adressant à Etienne) je devenais ta maîtresse.

PASCAL. — Ce sera peut-être le contraire.

Dira-t-on que l'intimité des trois personnages excuse ce ton ? Mais c'est précisément cette intimité qui est inouïe, choquante, révoltante ! Car, Pascal évincé, mais sans rancune, est devenu le commensal du nouveau ménage. Il vit chez Etienne en parasite exigeant et bougon. (Chargez un peu le personnage et vous aurez exactement l'effroyable *Mufle* de Sacha Guitry.)

Pascal ne dissimule pas d'ailleurs qu'il n'a pas cessé d'aimer Germaine ; le mari le sait fort bien, et ça ne le gêne pas le moins du monde. La femme s'en accommode aussi aisément. De Pascal, rien ne l'offusque. Exemple :

GERMAINE. — Vous dînez avec nous, Pascal ?

PASCAL. — Ça dépend, si le dîner est bon.

ETIENNE. — Je fais le menu à présent. Tu as un caneton et une salade russe.

PASCAL. — Ajoute des écrevisses pour ta femme.

ETIENNE. — Elle n'en a pas besoin.

Ainsi, dès le premier acte, le mari offre à Pascal un discret aperçu sur le tempérament de son épouse. Ce qui nous prépare à l'entendre s'écrier dans un instant :

Tiens, mon cher, tu arrives à propos. Puisque tu adores ma femme, je te la donne.

Ce qui n'est pas autrement extraordinaire, pourvu qu'on admette la situation ; mais c'est cette situation même qu'un cerveau et un cœur français ne sauraient concevoir.

Vous me direz que si on ne l'admet pas, il n'y a plus de pièce. C'est vrai. Mais si on

l'admet, on n'en peut déduire qu'une pièce juive, pénétrée d'un bout à l'autre d'idées et de sentiments juifs. Prenons-la ainsi, et reconnaissons tout ce qu'elle vaut comme échantillon d'un art spécial et spécifique, mais reconnaissons du même coup qu'il nous est aussi étranger, ou plutôt infiniment plus étranger que l'art de Bjornson ou de Suderman. Ecoutez *Amoureuse* dans cet esprit, et notez à mesure que la pièce se développe tous les chocs, tous les petits sursauts, que vous causent tel geste, telle réplique, telle facétie, et vous en reviendrez toujours au refrain : « Ces gens-là ne sont pas de chez nous ! »



Regardez-moi, par exemple, ces deux « femmes du monde », comme dit Pascal, qui viennent s'offrir au bel Etienne. Et dites-moi où vous avez rencontré de ces oies lubriques, dites-moi où est la « dame », qu'elle soit ou non « du monde », qui se jette ainsi à la tête d'un mâle, sans autre forme, sans autre préambule. Si contraire à la plus élémentaire psychologie féminine que soit cette scène de flirt ou de « raccroc », où est le butor capable d'y répondre comme le fait Etienne, allant de sa femme à ces femmes, et se moquant de celles-ci et de celle-là avec la même grossièreté ?

Il est vrai que la femme vaut le mari, cette folle amoureuse qui, après la première scène de ménage, tombe dans les bras de l'ami Pascal avec ce beau cri de passion : « Il m'offre à vous, mon cher, profitez de sa générosité... »

Il ne s'agit ici ni de morale, ni de vertu conjugale ; la femme adultère n'est pas toujours juive comme dans l'Evangile, et l'on cite nombre d'Aryennes qui sont des grues. Mais représentez-vous dans la même situation une femme de notre pays et de notre milieu, qui tient d'une éducation moyenne nos principes communs, nos scrupules ataviques, ou, s'il vous plaît, nos absurdes préjugés ; celle-là pourra bien crier furieusement comme Germaine : « Je le tromperai ! Je le tromperai ! » mais éprise comme elle est, « naïve » et « pure » comme elle est, elle ne mettra pas sa menace à exécution tout de suite, elle ne saura pas, elle ne voudra pas, *elle ne pourra pas...* Rappelez-vous Francillon, qui, cependant, à la différence de Germaine, invoquait le droit de représailles ; rappelez-vous sa protestation indignée, d'un accent si vraiment honnête : « Il en a menti ! »

Germaine « naïve » et « pure » ? Oui, c'est encore M. Brisson qui l'affirme, et il n'est pas impossible, en effet, que l'auteur ait voulu, ait cru nous la montrer sous ce jour :

A bien la considérer, qu'est-ce que Germaine ? On s'est souvent mépris sur son véritable caractère. On se la représente comme une petite femme perverse, habile à surexciter les sens émoussés d'un homme plus âgé qu'elle. Elle n'est rien moins que cela. Elle n'a pas pour deux sous de vice ; au bout de huit ans de mariage, elle conserve des naïvetés, des candeurs de jeune fille ; le développement de sa sensualité est dû à l'ardente inclination que son mari lui inspire ; elle l'aime de tout son cœur et de tout son corps, comme une femme saine et bien portante doit aimer — comme la reine Victoria aimait le prince Albert. En elle, l'amour sentimental et l'amour physique

se confondent; mais ce dernier, malgré tout, reste au second plan. N'en doutez pas, elle est très pure. Tout le démontre.

Si c'était bien établi, notre remarque n'en aurait que plus de sens. Mais Germaine n'est-elle pas plutôt une « amoureuse » d'Orient? Sa passion n'est faite que de sensualité, très pure, si l'on veut, c'est-à-dire qu'elle est sans mélange. Comment! Voilà une femme qui aime un homme cultivé, un savant, et qui non seulement n'est pas capable de comprendre et de seconder son activité intellectuelle, mais qui met tous ses soins à l'entraver, à la paralyser! Son « homme » n'existe pour elle que la nuit, quand elle le tient dans ses bras :

Ah! le jour, s'écrie-t-elle « avec mélancolie », le jour, c'est mon ennemi. Dès qu'il paraît, tu recouvres ta raison, ton intelligence... Tu te reprends. Mon pouvoir cesse avec le jour, et alors je n'ai plus en face de moi qu'un étranger, un homme que je ne suis pas sûre de reconquérir. Ah! pourquoi cette minute charmante où je suis si réellement la moitié de toi-même s'envole-t-elle?

Retournez ça, et vous aurez la réflexion du pacha qui s'étonne ingénument que les Européens puissent passer avec leurs femmes les heures du jour. Comme cette Germaine est une amoureuse incomplète et barbare!

Mais voici le mufle intégral, ce cher Pascal, qu'on nous a donné au premier acte comme un artiste de rare talent et comme un monsieur capable, sous ses dehors bourrus, de mouvements généreux. A Étienne qui lui reproche de ne pas aimer « son art », il répond avec noblesse :

— Je lui préfère l'amour et l'amitié.

L'amitié? Comment va se conduire cet excellent ami? Il a l'air de s'être installé au foyer d'Étienne uniquement pour y attendre que le torchon brûle. Et à la première querelle, au premier mot imprudent d'Étienne, dès qu'il voit sa femme perdre la tête, il se l'offre, aussi froidement que l'autre la lui a soufflée.

Germaine lui signifie bien qu'elle n'a pour lui aucune inclination, qu'elle est prête à faire sa petite chiennerie avec le premier chien coiffé, ça lui est égal. « Autant moi qu'un autre! » s'écrie ce goujat parfait. Et il reste là, il continue à lutiner la bonne, à deviser cordialement avec le mari. Notons pourtant une différence appréciable : il « n'ose » plus fumer ses cigares, ni boire son malaga. Quel raffinement de scrupules! Quelle délicatesse de conscience!

Non, vrai de vrai, en son fond, en sa substance, tout cela est sale et vil. On aura beau mettre autour de ces cœurs faisandés tout le style, tous les chichis de psychologie, tout les mots, tout l'esprit que l'on voudra (et c'est, en effet, de l'esprit voulu, qui a encore sa marque, comme les articles d'exportation), nous ne pourrons jamais, devant ce prétendu « chef-d'œuvre classique », nous retenir de crier : « Ça sent le bouc! Ça pue le Juif! »

GUSTAVE TÉRY.

Lire dans les prochains numéros, la suite de nos enquêtes :

Les Fonctionnaires crient famine!

Les Allemands chez nous.

Les scandales des Grandes manœuvres

LES SANCTIONS



Nous écrivions dans le dernier numéro de l'Œuvre :

« Depuis quinze jours, tous les journaux affirment que les grandes manœuvres ont été sabotées par la faute de quelques généraux.

On annonce des sanctions.

Cependant rien ne paraît.

M. Etienne refuse de prendre la responsabilité d'aucune sanction.

Et les généraux, convaincus d'incapacité, conservent leur commandement.

Bien que nous connaissions depuis longtemps leurs noms, nous n'avons pas voulu les imprimer pour laisser au conseil supérieur de la guerre toute sa liberté en une matière aussi grave.

Mais puisque les sanctions se font trop attendre, puisqu'il semble même que l'on veuille s'y dérober, nous ne saurions garder plus longtemps le silence. »

Et nous citions les noms des généraux incapables, en précisant les circonstances où cette incapacité fut particulièrement reconnue.

Faut-il ajouter que nous n'avons reçu de nulle part, ni de personne, un démenti ou une protestation?



On aurait tort d'en conclure que notre information était passée inaperçue.

Lisez plutôt la note officielle que rédigeaient les bureaux du ministère de la guerre, le mercredi 8 octobre, avant l'apparition de l'Œuvre, et qui devait être publiée dans les journaux du lendemain :

La sanction des manœuvres.

Le conseil de cabinet qui doit se réunir ce matin (jeudi 9 octobre) au ministère des affaires étrangères et auquel, à part M. Pichon qui est à Madrid, assisteront tous les ministres, n'aura pas à s'occuper, comme d'aucuns l'avaient pensé, des sanctions que peuvent comporter les grandes manœuvres d'armées du Sud-Ouest en ce qui concerne le haut commandement. Nous croyons savoir, en effet, que le général Joffre n'a pas encore terminé le rapport détaillé qu'il rédige en ce moment sur les grandes manœuvres et que ce n'est pas avant quatre ou cinq jours qu'il pourra remettre ce rapport au ministre de la guerre.

D'autre part, si M. Etienne, après avoir pris connaissance du rapport du général Joffre, devait prendre une mesure quelconque, il est décidé à ne pas la prendre sans avoir, au préalable, consulté le conseil supérieur de la guerre et l'avoir soumise au conseil des ministres.

Ce n'est donc pas avant une dizaine de jours, peut-être même avant une quinzaine de jours que nous serons fixés.

Cependant, les journaux du dimanche 12 octobre nous apportaient la nouvelle information officielle que voici :

Le rapport du général Joffre.

Le rapport du général Joffre sur les grandes manœuvres du Sud-Ouest est terminé. Le chef d'état-major général de l'armée l'a remis au ministre de la guerre.

Il paraît certain que le conseil des ministres en sera saisi dans sa prochaine réunion, le 16 courant.



Ainsi donc le rapport du général Joffre, qui,

le 9 octobre, ne pouvait être terminé « avant quatre ou cinq jours » était remis au ministre de la guerre dès le 11.

Les délais nécessaires pour consulter le conseil supérieur de la guerre et le conseil des ministres qui devaient ajourner les sanctions « à dix ou quinze jours » pourront parfaitement être ramenés à une semaine et le prochain conseil des ministres du 16 octobre se trouvera saisi de la question complètement étudiée.

Jeudi soir ou vendredi matin, vingt-quatre heures après l'apparition de ce numéro, nos lecteurs pourront contrôler la valeur des révélations que nous faisons il y a huit jours.



Nous nous garderons d'écrire — et même de penser — que ce sont les révélations de l'*Œuvre* qui ont déterminé chez M. Eugène Etienne une hâte si peu prévue.

Il serait puéril de tirer vanité de nos informations, quand des intérêts si graves sont en jeu.

Au reste, nous le répétons, si nous n'avions été guidés que par des considérations de publicité, c'est huit ou quinze jours plus tôt que nous aurions imprimé « les noms des généraux incapables ».

Nous ne l'avons fait que le jour où les hésitations du ministre nous ont convaincu qu'il devenait nécessaire de hâter la solution d'un problème national.

Si nous avons devancé le rapport du général Joffre et les propositions du conseil supérieur de la guerre, c'est avec la parfaite certitude que toutes ces tergiversations n'étaient pas leur fait et qu'ils étaient aussi pressés que nous.



La République peut-elle causer avec le pape ?



Un mur me sépare de mon voisin. Or, ce mur est compromis; une grande lézarde vient de s'y produire et, sûrement, si l'on n'y met bon ordre, il s'écroulera.

Mon voisin vient de venir me voir au sujet de notre mur mitoyen. Il fut affable et je tâchai de l'être aussi.

Tout de suite, nous fûmes d'accord et nous convinmes de réparer notre mur de compte-à-demi. Déjà les signatures allaient s'échanger, lorsque brusquement mon voisin me demanda :

— Pardon, monsieur, que pensez-vous de la grâce ?

Je lui fis répéter sa question, par étonnement, puis je me risquai à lui demander quelques explications.

— Saint Augustin, me dit-il, monsieur, a excellemment démontré que la grâce est nécessaire au salut des hommes. Seulement, comment devons-nous l'entendre ? Devons-nous penser avec Jansénius que la grâce est *efficace* et qu'elle détermine notre volonté, dans lequel cas, c'en est fait du libre arbitre ? Devons-nous, au contraire, estimer avec Malebranche, que la grâce n'est que *suffisante* et que, par conséquent, elle ne saurait aller contre la liberté ?

— Monsieur, lui dis-je, je ne connais Jansénius, Saint Augustin, ni Malebranche. Je penserai là-dessus ce qui vous plaira. Mais, s'il vous plaît, signons le contrat.

— Je ne saurais le faire, monsieur, tant que vous ne m'aurez pas dit si vous êtes moliniste.

— Qu'à cela ne tienne, décidai-je, je le serai donc pour ne vous point désobliger.

— Malheureux, s'écria-t-il, n'as-tu donc pas compris que je suis janséniste? Je ne signerai rien avec toi, et j'aime mieux que notre mur s'effondre que d'avoir affaire à un jésuite.



Pendant quelque temps, je crus que mon voisin était fou, mais je viens tout justement d'apprendre qu'il était le disciple de M. Combes.

Dès lors, tout me fut expliqué et aussi l'histoire de nos négociations avec « le pape de Rome », ainsi que le directeur de l'*Homme Libre* se plaît à le nommer. J'avais renoncé jusque là à comprendre cette affaire, sur laquelle j'avais vainement demandé à tous les partis des lumières.

— Il faut, disais-je ingénument, nommer un représentant auprès du pape, si nous avons des intérêts communs à discuter avec lui et n'en point nommer, si ces intérêts n'en valent pas la peine.

— La question n'est pas là, me répondaient les catholiques; quand bien même nous n'aurions avec la papauté nul intérêt à discuter, nous n'en exigerions pas moins un ambassadeur auprès du pape — simplement, parce qu'il est le pape.

— Vous n'y entendez rien, me disaient également les libres-penseurs. Quand même nous aurions à causer avec le Pape des intérêts les plus graves du monde, nous ne saurions cependant nous y décider, précisément parce qu'il est le Pape.

En vain m'efforçais-je d'objecter aux uns qu'il est inutile d'entretenir une légation par pure

courtoisie, et aux autres qu'il est maladroit de sacrifier ses intérêts à des rancunes.

— Nous avons des ambassadeurs auprès du Tzar et du Sultan, chefs de leurs religions, disais-je, sans être pour cela suspects d'orthodoxie ou de mahométisme. Nous en avons auprès de l'Empereur d'Allemagne, sans pour cela renoncer à l'Alsace. Par contre, nous n'en avons point auprès du président de la République de Saint-Marin et nous ne sommes pas pour cela suspects d'hostilité à son endroit.

Mais les uns et les autres s'unissaient pour m'accabler :

— C'est le pape, monsieur, répétaient-ils à la fois, le pape! Nous vous disons que c'est le pape!



Il faut que j'aie l'âme bien peu religieuse, mais j'avoue que cela m'est tout à fait égal que le pape soit en cause, du moment que les intérêts français y sont aussi.

Tout prêt que je suis à en discuter avec le grand rabbin, si la nécessité m'en est démontrée, je n'hésiterais pas un instant à en causer avec Pie X.

Je trouve très sincèrement que mon voisin a tort de sacrifier notre mur mitoyen à l'amour de Jansénius. Et je trouve aussi que M. Clemenceau n'aurait pas raison de sacrifier notre protectorat d'Orient à la haine de la papauté.

J'ai déjà connu des enfants qui se faisaient mal « exprès », afin de désespérer leur famille.

Mais je les ai toujours tenus pour de sales gosses.

ROBERT DE JOUVENEL.





NOTRE ENQUÊTE

(Suite.)

Un journaliste à l'Académie?



Dans son précédent numéro, l'*Œuvre* a publié les réponses de MM. Maurice Colrat, Pierre Mille, Marcel Boulenger, Henry Leyret, Léon Bailby, Tharaud, Mermeix, Jean de Bonnefon, Adolphe Aderer, Henri Duvernois, Camille Mauclair, François de Nion, Camille Le Senne, Gaston Jollivet, Henri Fabre, Edouard Compère, Albert Monniot, Paul Souchon, Paul Reboux, Hyacinthe Loyson, Maurice Prax, Joseph Denais, Gaston Cherau.



N. B. — *Chaque rédacteur de l'Œuvre n'est responsable que de ce qu'il écrit.*

Il en va de même pour ses correspondants.



Trois journalistes à l'Académie? LÉON DAUDET, PELLETAN et SEMBAT.

De la verve, encore de la verve, et toujours de la verve, voilà le vrai « journaliste ». Le reste est littérature...

MAURICE DE WALEFFE,

Directeur de *Paris-Midi*.



La Santé, 28 septembre 1913

Un journaliste à l'Académie! Est-ce sérieux?...

Si l'Académie était l'Académie, c'est-à-dire l'Assemblée des plus dignes, peut-être! Mais pour prendre rang parmi les quarante derrières qui s'assoient dans les fauteuils honorés de MM. Richepin, Lyautey, Hanotaux, Doumic, Claretie et Deschanel, je ne vois que: MARC LAPIERRE (1), ANDRÉ TARDIEU, l'ARTHUR MEYER, trinité symbolique de la presse contemporaine.

Toutefois, s'il fallait un journaliste, un vrai dans une vraie Académie, je voterais pour GOHIER.

ÉDOUARD SENÉ.



Vous demandez aux journalistes d'élire un académicien à bulletin ouvert, alors que nos Immortels votent au scrutin secret...

C'est nous demander de l'héroïsme professionnel, tout simplement.

Allons-y, n'est-ce pas?

Parmi tant de talents, je donne ma voix à trois journalistes dont je n'aime ni toutes les idées, ni tous les gestes, mais qui par leurs contradictions même à ma propre pensée m'ont toujours excité à réfléchir ou à agir:

ÉDOUARD DRUMONT, URBAIN GOHIER, CHARLES MAURRAS.

HENRY BÉRENGER,

Directeur de l'*Action*.



GEORGES CLEMENCEAU, HENRY MARET, ÉDOUARD DRUMONT.

ANDRÉ VERVOORT.



(1) Qui a bénéficié de l'amnistie, lui!...

Votre lettre en question ne m'est parvenue qu'hier, en rentrant à Paris.

Je vous adresse bien volontiers, sans aucun souci de la politique, en l'espèce, mon bulletin de vote : HENRY MARET, EDOUARD DRUMONT, CHARLES MAURRAS.

H. GALLI

Un journaliste, un vrai, à l'Académie ! Ça, c'est une bonne idée. Je crains toutefois que votre manifestation ne soit platonique. Pourquoi n'a-t-on pas voulu de DRUMONT, parmi les Quarante ? Oui pourquoi ? Accepterait-on aussi CHARLES MAURRAS ? Si j'étais quelque chose sous la coupole, je penserais encore à CAMILLE PELLETAN. Il ferait certes, au bout du pont, autant d'effet que rue Royale.

GASTON CAGNIARD,

Rédacteur en chef de la *Petite République*

Je ne partage pas tout à fait votre sentiment à l'égard des journalistes et de l'Académie française où ils sont, je crois, assez brillamment représentés par M. Albert de Mun, M. Jules Lemaitre et M. Maurice Barrès.

D'autre part, je vous avouerai, puisque vous m'avez fait l'honneur de me questionner à ce sujet, que je conçois mal qu'un journaliste ait d'autre ambition que celle de rester indépendant. Dans notre profession le talent compte, certes, mais le caractère a plus de prix encore. Et croyez-vous qu'un journaliste auquel son métier impose de traiter tous les sujets et de juger tous les hommes en vue, ne s'humilierait pas en allant, pour se conformer à l'usage, son-

ner à la porte de tel ou tel académicien qu'il aurait publiquement fustigé ?

Francisque Sarcey, qui fut un grand journaliste, nous a donné un magnifique exemple d'indépendance : il n'a jamais sollicité ni accepté le moindre ruban, et, toutes les fois que des amis zélés ont voulu lui faire franchir le seuil de l'Académie, il s'est détourné d'eux avec bonhomie.

Je conçois fort bien, d'ailleurs, que vous ayez le désir de constituer une académie idéale au sein de laquelle les journalistes seraient représentés avec éclat et, pour répondre à votre désir, je vous envoie mon bulletin de vote : GEORGES CLEMENCEAU, JULES HURET, CHARLES MAURRAS.

GEORGE BONNAMOUR.

EDOUARD DRUMONT en premier; CHARLES MAURRAS en second; URBAIN GOHIER en troisième.

E. JUDET,

Directeur de *l'Eclair*.

Vous êtes bien embarrassant.

Aujourd'hui je vous indiquerai: SÉVERINE, CAMILLE LE SENNE, PIERRE MILLE.

Demain... d'autres peut-être.

PAUL DESACHY.

J'ai déjà exprimé dans *Paris-Midi*, à propos de votre intéressant referendum, mes préférences journalistiques.

Je me répète: Je vote pour CLEMENCEAU et DRUMONT. Après eux, je verrais JAURÈS. Mais que de noms on pourrait encore citer ! MAURRAS, LÉON DAUDET, GOHIER, etc.

ANDRÉ BILLY.

N'importe lequel de nos confrères connaissant la syntaxe et n'ayant pas été mêlé au Panama.

HENRY DE BRUCHARD.

Directeur du *Midi Royaliste*.

URBAIN GOHIER, LOUIS LATAPIE, LAURENT
TAILHADE.

FRANÇOIS DE TESSAN.

Je vote pour : EDOUARD DRUMONT, HENRY
MARET, CHARLES MAURRAS.

H. HILLAIRE-DARRIGRAND.

Directeur de *La Bataille* de Bordeaux.

Je vote pour MARET, G. DE PAWLOSKI... et LÉON
DAUDET, s'il n'était de l'autre!

JEAN-JACQUES MARTEL.

Rédacteur en chef du *Pamphlet*.

Je vote pour EDOUARD DRUMONT, LÉON BAILBY.
Voilà! et si femmes on acceptait, pour SÉVERINE.

PIERRE PLESSIS.

Vous réclamez un fauteuil académique pour un journaliste. Comme vous avez raison! On feint trop d'ignorer combien de talent dépensent dans la fièvre quotidienne de véritables écrivains que de jeunes auteurs de plaquettes prétentieuses affectent de tenir en mépris pour une négligence échappée au cours d'une improvisation souvent bousculée par d'incessantes sonneries de téléphones.

Nous pouvons réclamer Voltaire, Diderot,

Grimm, Gautier, Vallès et tant d'autres qui furent de grands artistes de lettres. Nous avons Séverine, Clemenceau, Drumont, Maret, Mirbeau (car dans tous ses romans il est demeuré journaliste, témoins les admirables reportages de la 628-E-8), Descaves, Bonnefon, Pierre Mille, Léon Daudet, Maurras, Naudeau, Jérôme et Jean Tharaud, Faguet. Je cite pêle-mêle et combien j'en oublie, tous authentiques journalistes.

L'œuvre de tous ceux-là pèse plus que bien des livres. Il serait bon de le rappeler au public trop enclin à prendre pour des journalistes des courtiers marrons et des policiers illettrés.

Il me semble cependant que l'Académie n'a pas tout à fait oublié la presse puisqu'elle compte parmi ses doyens un journaliste comme Jules Claretie. Mais puisque vous demandez trois noms je dirai tout à fait au hasard EDOUARD DRUMONT, ADRIEN HÉBRARD, ADOLPHE BRISSON qui feraient, il me semble, excellente figure sous l'habit à palmes vertes.

Et, je le répète, l'Académie n'aurait que l'embaras du choix.

ÉDOUARD HELSÉY.

Je suis bien d'accord avec vous, si vous voulez dire qu'il n'y a pas assez de journalistes à l'Académie Française; mais si vous voulez dire qu'il n'y en a pas du tout, je proteste en faveur de M. FRANCIS CHARMES, qui a été journaliste toute sa vie, et le plus informé, et le plus abondant, et le plus « toujours prêt ». Si tout le monde ne le sait pas, parce qu'il signait rarement, moi qui ai travaillé quatre ans à côté de lui dans ce que nous appelions aux

Débats la « couveuse », je le sais, et je me permets de le dire.

Pour lui tenir compagnie, je vote d'abord, et sans hésitation, pour M. HENRY MARET. Est-il besoin de dire pourquoi, et que ce qu'il y a de plus fin, de plus rare, de plus savoureux dans le vieil esprit français a passé dans sa plume?

Puis pour M. JULES ROCHE, l'érudition la plus profonde et la plus variée mise au service de la verve la plus incisive.

C'est au troisième siège que l'embarras commence, à cause de ceux qu'il faut exclure. Je me décide pour M. MAURICE COLRAT, avec le regret de n'avoir pas un quatrième siège pour M. MAURRAS, un cinquième pour M. MARCEL SEMBAT, un sixième pour M. BERTHOULAT, et encore quelques autres.

FRÉDÉRIC CLÉMENT.

Trois noms? Les voici : URBAIN GOHIER, le plus parfait journaliste de notre temps, CLEMENCEAU et HENRY MARET.

EUG. MERLE,

Ancien administrateur de *La Guerre Sociale*.

J'arrive de vacances.

Sans doute est-il trop tard pour vous envoyer la « liste de dignité » que vous voulez bien me demander en vue de l'élection d'un journaliste à l'Académie.

A tout hasard cependant je réponds à votre demande. Il me semble que l'Académie s'honorerait en élisant ou M. ADRIEN HÉBRARD, ou M. FERNAND LAUDET, ou M. ANDRÉ BEAUNIER.

JULIEN DE NARFON.

Je vote pour : CHARLES MAURRAS, GEORGES CLEMENCEAU, HENRY MARET.

FERNAND HAUSER.

Trois noms de journalistes méritant à mon avis de sortir de l'urne et d'entrer à l'Académie : ADOLPHE BRISSON, CLEMENCEAU, ARTHUR MEYER.

JULES BOIS.

Un journal est fait par un directeur, un rédacteur en chef et — cela s'est vu quelquefois — par un journaliste, souvent même par plusieurs.

J'allais donc choisir le plus puissant des directeurs, le plus avisé des rédacteurs en chef et le chef du service d'informations le plus rapide des journaux de Paris.

Ils auraient fort bien fait à l'Académie. Mais je ne vous les nommerai pas. Mon bulletin de vote portera donc : ADRIEN HÉBRARD, GEORGES CLEMENCEAU, JULES HURET.

Trois sortes de journalisme : 1° le journalisme à double forme, l'une d'information impartiale et l'autre de discussion pondérée et courtoise; 2° le journalisme de polémique ardente; 3° le journalisme d'enquêtes — seraient ainsi représentés à l'Académie.

E. ARAPU.

MAURRAS, MAURRAS et MAURRAS.

LOUIS THOMAS.

En première ligne, EDOUARD DRUMONT, — le

seul qui s'impose, mais qui s'impose bien, vraiment, et de plus en plus, pour cette douteuse immortalité de l'Académie dite « française » — en attendant le buste dans un coin discret de Paris, le plus tard possible.

En deuxième ligne, CHARLES MAURRAS : des idées, une langue, choses rarissimes !

En troisième ligne ? J'hésite entre URBAIN GOHIER (des idées, etc... et un caractère, un mauvais caractère exquis), et... CAMILLE PELLETAN, qui écrivit jadis, et naguère encore, de bien jolies pages. Connaissiez-vous ses chroniques théâtrales de *La Vie moderne* ?

GUSTAVE BABIN.

Oui, certes, notre profession *doit* être représentée à l'Académie. Malheureusement, un journaliste de carrière aura toujours eu, chemin faisant, tant d'occasions de se faire des ennemis que ses titres, fussent-ils éclatants, indéniables, ne prévaudront jamais contre les rancunes de l'amour-propre.

Edouard Drumont l'a appris à ses dépens et je ne pense pas qu'il consente à tenter une seconde fois l'épreuve.

N'importe. Votre initiative est parfaitement opportune, elle affirme le principe d'une revendication légitime à laquelle tous les journalistes devraient s'associer.

Je vous envoie donc très volontiers mon bulletin de vote en insistant, cependant, sur cette réserve que mon choix n'implique nullement l'adhésion aux idées de tel de mes candidats mais s'inspire uniquement du mérite professionnel que je lui reconnais.

Si tous les confrères que vous consultez font

preuve de cette liberté d'esprit quelle leçon — et quel exemple — pour l'Académie !

PAUL VERGNET.

Secrétaire général de *La Libre Parole*.

Je désigne, pour m'en tenir, selon votre vœu, à nos vétérans : EDOUARD DRUMONT, HENRY MARRET, GEORGES CLEMENCEAU.

J'aurais été heureux de répondre d'une façon précise à la question que vous venez de me poser. Mais combien difficile !

Où finit le journaliste et où commence l'homme de lettres ? Et réciproquement ?

Pour ne citer qu'un exemple, le délicieux et « talentueux » ANDRÉ BEAUNIER, qui sera certainement un jour des *quarante*, entrera-t-il à l'Académie comme homme de lettres ou comme journaliste ? Vous me répondrez que l'important est qu'il y entre : et c'est aussi mon avis.

En outre, trouvez-vous très opportun et ne jugez-vous pas un peu présomptueux de chercher à guider l'Académie dans ses choix ? Et, d'ailleurs, y arriverait-on ?

J'espère que mon nom excusera à vos yeux cette réponse un peu... *normande*.

JACQUES NORMAND.

(A suivre.)

Rectification :

M. Maurice Colrat, rédacteur en chef de l'*Opinion*, nous prie de faire observer qu'il avait écrit :

« Bien que l'Académie ne soit pas tenue à une exacte représentation proportionnelle... »

Puis énumérant nos confrères académisables :

« Et les chroniqueurs type Capus, et les humoristes type Grosclaude, et les analystes type Brisson, et les immémorialistes type Claretie, et les *spécialistes* type Tardieu, etc. Je m'arrête. »

Les trois mots en italique avaient été omis par le typographe.

Tablettes de Pangloss

*Petite rubrique où nous cherchons des sujets
de satisfaction.*

On a les joies qu'on peut.

Nous avons convié nos lecteurs à se réjouir du départ même incertain de M. Claretie.

M. Eugène Etienne les convie, à son tour, dans son discours de Longwy, à se réjouir de son propre départ.

« Après une carrière tout entière consacrée à la République, prononça gravement M. Etienne, je suis maintenant à l'heure où je devrais laisser à d'autres le soin de poursuivre l'œuvre à laquelle je crois n'avoir jamais failli. Demain, peut-être, je ne serai plus à la tête de l'armée française. »

Le rédacteur impartial et ingénu du *Matin* note que « de longs applaudissements saluèrent cette péroraison ».

Parbleu ! on se réjouirait à moins.

Nous comprenons fort bien que les auditeurs de Longwy aient, dans leur joie, laissé passer sans broncher cette allusion à « une carrière tout entière consacrée à la République ». Mais, tout de même, celle-là est un peu sévère.

M. Eugène Etienne n'avait, il y a trente ans, pas un rotin en propre. Il est aujourd'hui président d'un certain nombre de conseils d'adminis-

tration et plusieurs fois millionnaire. Nous ne voulons rien y redire. Pourtant, si « sa carrière fut consacrée tout entière à la République », quand diable ! a-t-il pris le temps de faire cette fortune-là ?

Malheureusement, la nouvelle du départ de M. Etienne est controuvée ; lui-même déclarait, un moment après, « en souriant » au même rédacteur du *Matin* :

« Non, non, n'interprétez pas mes paroles d'une manière excessive, mais un ministre peut toujours songer au moment où il cessera de l'être. Et puis, ne suis-je pas à un âge où la pensée du repos, après un lourd effort, est particulièrement douce ? »

Il aurait même ajouté dans l'intimité :

« Je ne partirai qu'en même temps que Claretie. »

Cependant le départ de M. Etienne pourrait fort bien être aussi proche qu'il le dit, c'est-à-dire beaucoup plus qu'il ne le pense.

De mystérieux complots se trament en effet contre le cabinet Barthou pour la rentrée des Chambres.

Les radicaux sont inquiets et ne se dissimulent pas qu'il sera assez difficile au président du conseil de les soutenir dans leurs circonscriptions contre ceux qui n'ont pas cessé d'être les défenseurs de sa politique.

Sans doute, dans cette pénible éventualité, M. Barthou aurait la ressource de l'impartialité. Même, il n'en aurait pas d'autre. Mais il paraît que cela ne suffit point du tout à rassurer les radicaux.

Et il y a déjà une combinaison toute prête.

Bien que le successeur de M. Barthou soit

désigné depuis longtemps, en la personne de M. Stephen Pichon, ce n'est pas lui qui prendrait le pouvoir. Ce serait M. Jean Dupuy, impatient — qui l'eût cru — de jouer les premiers rôles.

Cet ancien huissier tiendrait essentiellement à couronner sa carrière par ce suprême exploit.

Et déjà l'on se partage les portefeuilles...



Dernier motif de satisfaction :

C'est le 16, 17, 18 et 19 de ce mois que va se tenir à Pau, au *Palmarium*, le treizième congrès du parti radical.

À ce propos, me sera-t-il permis de présenter à nos lecteurs les excuses de Gustave Téry et de Robert de Jouvenel ?

Tous deux ont spontanément cité dans le dernier numéro de l'*Œuvre*, en des articles différents et à des propos divers, la même phrase de M. Debierre, vice-président du comité exécutif.

Leur seule excuse est que la phrase de M. Debierre valait peut-être d'être citée deux fois.

Relisez-la plutôt :

Le congrès dira, nous dirons : l'école laïque, c'est la lumière. L'école confessionnelle, c'est la nuit. Il dira, nous dirons : le capital exploiteur doit être refréné dans ses éléments mauvais, et le travail, le grand moteur de toutes choses, rémunéré à sa juste valeur pour que soit assurée la justice sociale et organisée la fraternité humaine. Il dira, nous dirons : guerre à la guerre. La République, c'est la paix et l'empire du travail créateur. La réaction, c'est la guerre avec ses désastres et ses ruines. En vain, nos adversaires, ou d'anciens amis apaisés nous diront-ils que nous sommes « vieux jeu ». Nous persisterons à jeter aux partis de gauche, comme un coup de claiçon qui sonne au vent, le vieux cri de ralliement de Gambetta : le cléricalisme, voilà l'ennemi !



LE GOTHA DE LA TROISIÈME

DELPECH



Les journaux de droite et de gauche discutent gravement cette question :

— Le jeune Jean Delpech a-t-il volé parce qu'il était devenu kleptomane à la suite d'une otite ? A-t-il, au contraire, volé simplement parce qu'il était voleur ?

Ce problème peut avoir, en effet au point de vue de sa responsabilité pénale, un certain intérêt. Au point de vue politique, qui nous occupe, il n'en a aucun.

La seule question qui, pour nous, se pose est la suivante :

— Le jeune Jean Delpech a-t-il bénéficié, de par ses parentés, d'indulgences spéciales ?

Nous avons eu l'occasion de raconter, dans l'*Œuvre*, un certain nombre d'histoires de la même espèce : celle de Jean Lascombes, neveu de Chaumié, celle de Léon Chautemps, plusieurs fois frère et oncle de parlementaires influents. Nous n'avons jamais reproché à nos grands dignitaires d'avoir de piètres parents, nous leur avons reproché d'avoir facilité à ces parents leurs délits ou leurs crimes et de leur avoir ensuite assuré l'impunité.

Sans Joseph Chaumié, Jean Lascombes n'aurait eu nulle occasion de trafiquer du pouvoir.

Sans les multiples Chautemps de la Chambre et du Sénat, Léon Chautemps aurait été arrêté à son premier faux, ce qui l'aurait empêché d'en commettre treize autres.

De même, il apparaît assez probable que si, dès le temps où Jean Delpech exerçait en Sorbonne des talents si variés, on avait osé toucher à sa sacro-sainte personne, il n'aurait pas eue le moyen de faire une carrière si longue et si complète dans la cambriole.

Il peut arriver aux plus honnêtes gens d'avoir des parents qui tournent mal. Ce qui est grave, c'est de les avoir aidés à mal tourner.

Il y a longtemps que l'on a dit :

— Ce que les parvenus ont de pis, c'est leurs fils.

Somme toute, ce n'est pas leur faute. Mais quand ils donnent à leurs fils une part de leur autorité ou de leur responsabilité, quand ils favorisent ou excusent leurs méfaits, quand ils les défendent contre ceux qui les dénoncent, ils cessent d'être des parents malheureux pour devenir des complices.

C'est le cas de l'ex-sénateur Delpech.

Quand ce haut dignitaire a permis à son fils — qu'il savait coupable — d'user de l'autorité de son nom pour faire condamner par les tribunaux Maurice Pujo, qui l'accusait, il a pris spontanément sa part de responsabilité dans le crime.

C'est pour cela, et non pour autre chose, qu'il mérite de prendre aujourd'hui sa place entre les Chaumié et les Chautemps dans l'histoire de la noblesse républicaine.

Quant à nous, nous nous contenterons de répéter de cette tribu nouvelle, ce que nous disions jadis des autres :

Ils sont peut-être plus malheureux que méchants, mais ils sont, malgré tout, encore plus dangereux, et nous leur devons une forme d'escroquerie nouvelle.

Jadis les cambrioleurs, façon Delpech, usaient

de trucs ingénieux, de maquillages savants et d'instruments perfectionnés. Aujourd'hui, rien de pareil : ils peuvent agir sans art ni précautions, presque au grand jour. La police les tolère et la Justice les protège. Rien dans les mains, rien dans les poches. Il leur suffit d'être apparentés.

Et il est tout de même impressionnant de penser que, n'étant pas un honnête homme, le jeune Jean ait pu trouver tant d'avantages à être du moins un Delpech.



POTINS & PANTINS



L'envoyé spécial du Temps.

Le Temps est inimitable.

Il fait en ce moment (numéro du 14 octobre) une enquête sur « la situation des officiers et des sous-officiers ». Et il publie le budget d'un lieutenant marié et père d'un enfant de deux ans.

Il arrive à ce décompte :

Dépenses	Fr. 4.815 35
Solde nette	3.369 90
Déficit	Fr. 1.445 45

Le Temps ajoute :

« Remarquez que cet état de dépenses ne comprend pas un centime de tabac, de café, de voyages, de théâtre... »

Or, je lis dans l'*Œuvre* du 18 septembre :

« Le budget d'un lieutenant de trente-deux ans marié, père d'un enfant en bas-âge est de 4.748 fr. (L'*Œuvre* omettait les centimes). Sa solde étant de 3.312 francs, le budget ci-dessus accuse un

déficit de 1.436 francs, sans tenir compte d'aucune dépense imprévue, d'aucune distraction, d'aucun déplacement. »

Jusqu'ici c'est fort bien, et nous n'avons qu'à nous féliciter de ce que les chiffres publiés par *Le Temps*, un mois après l'*Œuvre*, soient si conformes à ceux de l'*Œuvre*.

Mais ce qui est charmant, c'est que l'article du *Temps* est daté de Verdun et expédié « par envoyé spécial ».

Le Temps est inimitable.

Les bras de la Vénus de Milo.

Un grand music-hall exhibe, en ce moment, « la femme parfaite ». C'est celle qui ressemble le plus exactement à la Vénus de Milo.

De grandes affiches nous en informent et publient à ce propos ce qu'elles intitulent « quelques mesures presque incroyables ».

On y peut voir que la taille, le tour de poitrine, de hanches, de cuisse, etc., de la Vénus de Milo et de la femme parfaite sont les mêmes à quelques millimètres près.

Ce ne serait rien.

Elles ont, de plus, les mêmes dimensions de bras, d'avant-bras et de poignets !...

Ces mesures sont, en effet, « presque incroyables » !

Misère galonnée.

Le capitaine O..., de Belfort, a dû élever cinq enfants avec 2.300 francs de retraite : ses quatre fils sont devenus sous-officiers et ont guerroyé au Tonkin, au Maroc, partout ; aucun n'a voulu être officier de l'armée active : « Nous avons vu de trop près la misère », ont-ils dit à leur père !...

Le capitaine X..., de Nice, décoré, est mort subitement à minuit la plume à la main.

A quelle étude se livrait-il donc ?

« Il faisait des copies ! »

C'est le lieutenant-colonel Paul Buisson qui, dans l'*Armée coloniale*, cite ces faits douloureux.

Un capitaine en retraite de l'armée française a, pour élever sa famille, 2.300 francs de pension. Ceux de l'armée allemande en ont 5.400.

Pro patria... omnibus !

Depuis le temps que la compagnie des omnibus bouleverse Paris, on s'étonne que les Parisiens, si longanimes qu'ils soient, n'aient pas encore utilisé les pavés de leurs rues éventrées pour faire quelques barricades.

Mais qui donc oserait lever l'étendard de la révolte contre le César d'omnibus qui dispose de l'armée française pour défendre les dividendes de ses actionnaires ?

La presse ? Il n'y faut point songer. Quel est le journal assez libre et assez désintéressé pour entreprendre contre l'omnipotente Compagnie une campagne d'intérêt public ?

Les protestations isolées n'ont aucun écho. Qu'il se produise dans la rue un incident quelconque où la responsabilité de la Compagnie est flagrante, l'affaire est étouffée dès l'origine. Tous les commissaires de police ont, en effet, une carte de circulation gratuite, ce qui représente pour eux une économie de voitures de cinq ou six cents francs par an. Pourquoi voulez-vous qu'ils risquent de la perdre par un procès-verbal défavorable aux Omnibus ? M. Mariage, qui a eu l'heureuse idée d'accorder cet avantage aux commissaires de police, s'est ainsi assuré leur dévouement et au besoin leur complicité... Mais qu'est-ce donc qu'on appelle la corruption de fonctionnaires ?

Cependant, les tramways « entrent en collision », les accidents se multiplient, les autobus renversent les becs de gaz, balayent les trottoirs, défoncent les boutiques et réduisent leurs voyageurs en bouillie sanglante, nul ne s'élève, nul ne se plaint, nul ne s'indigne, et M. Duval-Arnoult, capitaine de territoriale, est décoré par M. Etienne, ministre de la guerre.

Lisez : le conseiller municipal Duval-Arnoult, président de la commission des Transports, est fait chevalier de la légion d'honneur par le président de la Compagnie des Omnibus.

Perfidie.

Et Sené ? Va-t-on le relâcher enfin ?

Après l'engagement formel du garde des sceaux, dont toute la presse a pris acte, les pauvres raisons invoquées pour maintenir notre confrère sous les verrous sont de la plus insigne et de la plus indigne mauvaise foi.

Exportation.

Sur cent millions d'affaires, la maison Michelin réalise chaque année quarante-quatre millions de bénéfices nets. C'est un joli denier.

L'on comprend que, dans ces conditions, elle puisse faire une remise de 45 % aux commerçants étrangers, et notamment aux marchands d'Allemagne.

Mais les marchands de France, qui n'ont droit qu'à une remise de 10 %, n'auraient-ils pas avantage à s'entendre pour faire en Prusse leurs commandes de pneus Michelin ? Même en décomptant les frais de port, ils réaliseraient ainsi un bénéfice très appréciable.

Simplification.

Le Matin du 11 octobre nous annonçait une découverte française :

« Grâce à l'analyse du sang, on peut préciser dans la perfection l'état des reins. C'est un progrès. »

En effet, mais comment faisait-on avant cette découverte ?

Le Matin ne nous le laisse pas ignorer :

« Jusqu'à ces dernières années, il n'y avait pas d'autre moyen d'apprécier l'état des reins que d'analyser l'urine, spontanément émise ou recueillie par sondage. »

Foin ! quelle banalité !

« Analyser l'urine spontanément émise », un vrai savant pouvait-il se contenter de cela ? A l'avenir, on analysera le sang — et ce sera beaucoup plus simple.

Pour tout ce qui concerne la publicité financière et commerciale, l'Œuvre décline toute responsabilité.

BULLETIN

La Bourse s'anime bien lentement, et si les séances parfois montrent quelque activité à l'ouverture, elles la maintiennent difficilement encore jusqu'à la clôture. Quand l'on débute plus haut que les cours enregistrés la veille, il est rare que l'on ne faiblisse pas par la suite. C'est dire combien, jusqu'ici, l'orientation est irrégulière. Cela paraît, pour une bonne part, tenir à ce que la majorité des opérations sont dues à des professionnels qui ne couchent pas sur leurs positions et réalisent assez volontiers dès qu'ils le peuvent, fût-ce avec un mince bénéfice.

Cependant, les nouvelles venues des pays balkaniques ne sont plus aussi décourageantes. On dit que les Serbes seraient décidément maîtres de la situation en Albanie ; que l'on est redevenu nettement optimiste à Vienne et que la Roumanie n'aura à prendre position dans aucun débat réellement sérieux. Enfin, le Sultan vient de promulguer le décret ordonnant la démobilisation de l'armée ottomane, ce qui donne la vraie mesure de la sincérité de la déclaration que la Turquie ne songeait nullement à entrer, dans aucun cas, en conflit avec la Grèce.

Dans un autre ordre d'idées, le monde des affaires a paru bien augurer des conséquences du voyage du Président en Espagne ; il semble appelé, en effet, à favoriser l'aboutissement plus rapide d'une entente franco-espagnole, qui pourra avoir des conséquences pratiques appréciables.

On a, toutefois, agité la question monétaire. L'argent est, chez nous, suffisamment abondant, mais tout récemment, la Banque d'Angleterre élevait le taux de son escompte à 5 %, et il n'en a pas fallu davantage, étant donné que les marchés financiers sont solidaires, pour faire craindre, à Paris, une légère tension des reports aux prochaines liquidations. Qu'elle doive se réaliser ou non, le seul fait qu'on ait pu l'envisager, n'était pas un encouragement pour les spéculateurs à la hausse.

Ne quittons pas les places étrangères, sans enregistrer les dispositions meilleures qui se sont manifestées à Londres où, ces jours-ci, les retraits d'or n'ont pas été aussi importants que précédemment. Quant à Berlin et à New-York, les tendances y témoignent également d'une certaine amélioration.

PETITE POSTE

Cinquante centimes la demi-ligne. Payable par mandat-poste.

Nos abonnés ont droit à l'insertion gratuite de 10 demi-lignes.

La PETITE POSTE se charge de faire parvenir les lettres d'un correspondant à l'autre pourvu que les réponses à réexpédier soient accompagnées d'une enveloppe affranchie.

Vous pouvez estimer que, chaque semaine, les insertions passent sous les yeux d'une élite de 100.000 lecteurs.

Répondre à T. Leroi à l'Œuvre, qui transmet les lettres.

PIANO

Bechstein (2m. 21 x 1m. 50) piano à queue de concert, décoré à Paris en marqueterie riche et bronze ciselé. A vendre, non pas au prix du piano qui est gratuit, mais pour ce que sa décoration a coûté.

MEUBLES

Très beau tapis Louis XIV en savonnerie moderne, semblable à un tapis du mobilier du Musée du Louvre, avec des noirs, jaunes, roses sur fond blanc pour blanc pour bureau ou salon de grande réception. 2 200 fr. au lieu de 4 000 fr.

APPARTEMENT

On demande un atelier d'artiste à Paris avec 4 pièces habitables.

AUTOMOBILE

Si vous avez une bonne voiture à chevaux et un cheval à acheter, ne faites pas cet achat sans savoir que vous auriez plutôt intérêt à transformer votre voiture à chevaux en automobile pour le prix de 3.200 francs. Elle aurait alors la figure d'une automobile électrique de luxe et aurait un moteur à pétrole très silencieux.

fournissant une centaine de kilomètres dans la demi-journée. C'est nouveau.

Recherche de Documents Historiques

Une personne travaillant habituellement à la Bibliothèque Nationale dans les fonds réserves et dans les grandes bibliothèques se charge de recherches de documents.

Maladies des poumons et des bronches.

Il faut lire: *Comment je me suis guéri*, par le Dr Savetier, de l'Université de Paris. L'auteur y expose le régime et le traitement qu'il a dû suivre pour obtenir sa guérison. Editeur de brochures médicales, 70, avenue des Ternes. envoi franco.

CONVALESCENCE

Dame veuve recevrait une ou plusieurs personnes de bonne compagnie en son château de Normandie (pr. ligne de Dieppe). Confort, téléphone au château, pays très sain, parc ombragé. 450 francs par personne et par mois. Arrangement pour famille.

MES VINS: Un abonné de l'Œuvre offre ses crus:

Bourriche: 20 fr. — 2 Chablis supérieur 1906, 2 Chablis Clos 1906 ou 1911, 2 Pommard « Les Rugiens » 1908 ou Clos Saint-Jacques 1908.
Bourriche: 35 fr. — 4 Chablis Première 1906, 2 Chablis Clos 1906 ou 1911, 2 Clos Saint-Jacques 1908, 2 Pommard « Les Rugiens » 1908, 2 Côte de Nuits 1908.

Ecrire à Laporte, Laroche (Yonne).

Poudre du Dr Lesieur. — La transpiration est neutralisée. Aucune odeur. Plus d'irritation au pied, de feu, d'écorchures. Vous porterez des chaussures vernies toute la journée, sans inconvénient. Les dessous de bras cessent de se brûler.

Asuda, 5, rue Chateaubriand, Paris. — 2 francs.

BEAUTÉ DES ONGLES “ ROSABEILLE ”

Produit français SANS ACIDE

Polissage instantané et durable même après lavage.

Franco 1 fr.

3, Rue du Sommerard, PARIS

Le Gérant: GARDANNE

Imp. spéciale de l'Œuvre, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris.



L'ŒUVRE a entrepris une série de campagnes d'intérêt national, qui portent leurs fruits. A titre documentaire, l'Œuvre tient encore à la disposition de ses lecteurs les brochures suivantes, au prix de vingt-cinq centimes.

On demande un Président qui préside.

Presque tous les jouets sont Allemands.

La Grande Question, par GUSTAVE TÉRY.

La Crise morale et les Jeunes hommes.

La Question de vie ou de mort: des Enfants!

Circulez! Etude sur la circulation parisienne.

Le procès de la Camelote Allemande au Palais.

« La campagne de l'Œuvre est une campagne de bon sens et de patriotisme. »

(Déclarations du Substitut Granié à la 9^e Chambre)

L'Affaire de l'Ouenza. Krupp, Schneider et Cie.

Les Intellectuels et la Patrie: D'Hervé à Jaurès.

Les Prussiens masqués, plaidoirie de M^e de Moro-Giafferri.

Comment l'armée allemande prépare ses cantonnements en France.

La défense nationale tributaire de l'Allemagne: les magnétos allemandes.

La Grande Muette crie famine! enquête par GUSTAVE TÉRY.

Les noms des Généraux incapables.

La crise sardinière.

Le Réveil, par URBAIN GOHIER (1 fr. 25).

Le Parlement contre la Nation, par GUSTAVE TÉRY et ROBERT DE JOUVENEL.

L'Assommoir national.

Comment M. Jaurès touche un pourboire dans toutes les catastrophes.



AMIEUX

**fabrique des conserves
et des plats tout prêts**

SA MARQUE

**EST UNE GARANTIE
DE QUALITÉ**

La Pratique Automobile

LA SEULE REVUE QUI TIENNE AU COURANT
DES PERFECTIONNEMENTS APPORTÉS
A L'AUTOMOBILE. ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖

RÉDACTEUR EN CHEF :

Comte Mortimer Mégrét

12, Av. de la Grande-Armée

PARIS ❖ ❖ ❖ ❖

par an :

14 francs

Sélection d'Hôtels particuliers, Immeubles de rapport. - Propriétés de Campagne et Terrains à vendre -

Pour permis de visiter, et renseignements complémentaires
du Service Immobilier : écrire à T. LEROI, à L'ŒUVRE

Quai d'Orsay (près du). — Joli terrain
de 300 mètres, façade 14 mètres. —
(N. 501.) A vendre : Prix le mèt. **450 fr.**

Rue de l'Université. — Terrain d'angle
surface 500 mètres, façade 45 mètres.
— (N. 504.) Prix le mètre. **650 fr.**

Quai d'Orsay. — Beau terrain d'angle
surface 700 mètres, façade 80 mètres.
— (N. 503.) Prix le mètre. **1.000 fr.**

Boulevard de Courcelles (près du). —
Luxueux petit hôtel conviendrait à
artiste, salon, salle à manger, atelier,
3 chambres de maîtres, 2 chambres
de domestiques. — (N. 505.)
Prix **180.000 fr.**

Trocadéro (sur les jardins du). — Très
bon hôtel bien construit, parfait état,
2 salons, salle à manger, vestiaire, etc.,
5 chambres de maîtres, 3 chambres de
domestiques. Remise à autos, calorifère,
cuisine, office, etc. — (N. 506.)
Prix **225.000 fr.**

Champs-Élysées. — Immeuble rapportant
16.000 fr., locations bourgeoises.
Prix **230.000 fr.**

Quartier de La Muette (près de la porte
du Bois de Boulogne). — Élégant hôtel
avec ardin, tout nouvellement restauré.
Beaux salons dont un de 42 mètres
sur 6, hauteur 5 mètres. Bel atelier,
3 chambres de maîtres, salle de
bains, etc., 2 chambres de domestiques.
— (N. 507.) Prix **260.000 fr.**

Boulevard Saint-Michel. — Maison de
rapport. Revenu brut **19.000 fr.**
A vendre **270.000 fr.**

Boulevard Haussmann (près). — Très
oli petit hôtel avec atelier d'artiste
côté du soleil. — (N. 528.)
Prix **300.000 fr.**

Avenue de Villiers. — Bel hôtel d'artiste.
Réception au rez-de-chaussée,
grand hall, salon, salle à manger,
cuisine, office, etc. Au 1^{er} 4 chambres
de maîtres, au 2^e 2 chambres de maîtres
et grand atelier, 3 chambres de
domestiques. — (N. 508.)
Prix **320.000 fr.**

R. de la Victoire. — Revenu **21.000 fr.**
Prix **375.000 fr.**

Avenue Henri-Martin, côté du soleil. —
Bon hôtel comprenant rez-de-chaussée,
grand salon, salle à manger, grand
office, jardin d'hiver, au 1^{er} étage, salon,
billard, 2 chambres de maîtres,
bain, toilette, etc.; au 2^e étage,
3 chambres de maîtres, 3 chambres de
domestiques; au sous-sol, cuisine,
office, caves, calorifère, etc. — (N. 509.)
Prix **350.000 fr.**

Avenue Victor-Hugo (près de l'). —
Excellent hôtel moderne, style Louis XVI,
état de neuf, grandes pièces. — Au

rez-de-chaussée, cuisine, office, remise
à autos et 4 chambres de domestiques,
calorifère, etc.; au 1^{er}, grand hall
central, 2 salons, et salle à manger,
office, w.-cl., lavabo, etc.; au 2^e, grande
chambre avec petit salon, boudoir,
salle de bains, 2 chambres de maîtres
et autres salles de bains; au 3^e, 4 chambres
et 2 salles de bains, chauffage central.
— (N. 510.) Prix **350.000 fr.**

Porte Maillot (près de la). — Ravissant
hôtel, style Florentin, entouré de jardins.
Salon, salle à manger, grand
hall de 8 mètres de hauteur, 6 chambres
de maîtres, tout le confort moderne,
remise à autos, jardin. — (N. 511.)
Prix **350.000 fr.**

Parc du Champ de Mars, côté du soleil,
avec ardin sur le parc. Hôtel
particulier, réception au rez-de-chaussée,
grand salon, salle à manger, 8 chambres
de maîtres, office et cuisine au sous-sol, communs. —
(N. 522.) Prix **400.000 fr.**

Rue de Varennes. — Intéressant hôtel
avec ardin et grande cour d'honneur,
8 salons, salle à manger, 5 chambres
de maîtres, 5 chambres de domestiques,
loge de concierge, etc.; surface
1.000 mètres. — (N. 516.) Au prix
du terrain **425.000 fr.**

Avenue Henri-Martin en plein midi, ravissant
hôtel tout le confort moderne,
2 salons, salle à manger, office, 5 chambres
de maîtres, 4 chambres de domestiques,
remise à autos. — (N. 514.)
Prix **430.000 fr.**

Avenue des Champs-Élysées (près de l'). —
Important hôtel, construction de
1^{er} ordre, 2 salons, salle à manger,
salle d'armes, office, etc.; 8 chambres
de maîtres, 8 chambres de domestiques,
communs importants. — (N. 513.)
Prix **530.000 fr.**

Avenue de Villiers au midi. Important
hôtel construction de premier ordre,
comprenant au rez-de-chaussée, loge
de concierge, cabinet de travail, cuisines,
écuries et remises; au 1^{er} étage,
2 salons, grande salle à manger et
jardin d'hiver; au 2^e étage, 6 chambres
de maîtres, 6 chambres de domestiques.
— (N. 517.) Prix **550.000 fr.**

Avenue d'Iéna. — Très bel hôtel, vue
sur ardi ns, 2 salons, grande bibliothèque,
billard, 8 chambres de maîtres,
bains, salle à manger, office, cuisine.
Ecuries, remise à autos et petit jardin.
— (N. 519.) Prix **625.000 fr.**

Place des États-Unis (près de la). —
Magnifique hôtel moderne, très belle
réception, 7 chambres de maîtres,
7 chambres de domestiques, Ecuries,
remises. — (N. 520.) Prix **1.200.000.**

ON NOUS ECRIT :

Des voiturettes de 4000 francs environ, autres que la Bébé Peugeot mettent le prix de revient du kilomètre à :

UN SOU

NOUS RÉPONDONS :

C'est à voir, mais elles ne peuvent, en tous cas, vous donner pour cette somme que :

LE KILOMÈTRE LENT

Elles deviennent excessivement coûteuses dès que vous les poussez, et vous y êtes naturellement conduit, parce qu'elles ne sont pour vous la source d'aucun plaisir et ne vous aident que peu dans vos affaires.

NOTRE BÉBÉ PEUGEOT

4 Cylindres, 3 Vitesses

vous procure, au même prix de :

UN SOU LE KILOMÈTRE RAPIDE

La possession d'une Voiturette Bébé Peugeot sera donc pour vous une source continue de plaisirs. Si vous êtes dans les affaires, elle accroîtra considérablement votre rayon d'action. Avec elle vous ferez bien ce que les grosses voitures permettent de bien faire : Le Grand Tourisme.

PEUGEOT — BEAULIEU — DOUBS

Au Printemps

Nouveautés d'Hiver

FOURRURES

AMEUBLEMENT